

# IL ÉTAIT UNE FOIS...

1979, LA NAISSANCE DU GROUPE KASSAV'

Il y a 40 ans, trois compères fondaient un groupe qui allait changer la face de la culture antillaise et créer un genre musical nouveau, le seul inventé en France depuis l'après-guerre : le zouk. C'était en 1979, un temps où l'affirmation de l'identité créole n'allait pas de soi. Récit.

## ET DE KASSAV' NAQUIT LE ZOUK

**F**in des années 1970, dans les Antilles françaises: comme ailleurs dans la Caraïbe, la scène musicale est en ébullition. Influencés par les traditions héritées des descendants d'esclaves africains, mais aussi par le jazz puis la funk noire-américaine, de grands orchestres écument les scènes locales, à commencer par ces bals populaires que Martiniquais, puis

Guadeloupéens surnomment « zouk ». Ces big bands font la fierté des Antillais: les Aiglons, les Léopards de Saint-Pierre, Expérience 7, les Grammacks, Malavoi ou la Perfecta, qui sort en cette année 1979 un titre inoubliable: « la Divinité ». Mais tout ça n'est pas du zouk. C'est du compas (ou kompa), musique à la mode venue d'Haïti avec son groupe phare Tabou Combo, de la cadence, du jazz, de la biguine, des rythmes latino-cubains comme la salsa, de la disco américaine qui cartonne sur la planète, parfois du reggae ou du ska jamaïcains.

« Le terme zouk, qui signifie soirée dansante, bal ou surprise-partie, était utilisé à la Martinique depuis les années 1960, avant d'arriver en Guadeloupe via les musiciens qui jouaient sur les deux îles », se remémore la chanteuse de Kassav', Jocelyne Béroard (1). Un zouk, c'est là qu'on va danser, s'éclater les soirs de week-end, oublier la condition de femme ou d'homme vivant dans une terre dominée et colonisée. »

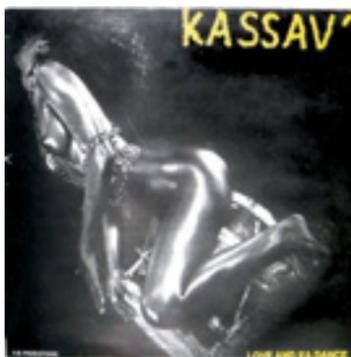
Mais la « musique racine », celle de la créolité, c'est le gwoka guadeloupéen (et le bèlè martiniquais), rythmé par le tambour (un ka) et emblème du carnaval, héritage de la résistance africaine puis afro-américaine. L'ébullition culturelle en accompagne une autre, politique celle-ci: les mouvements et partis indépendantistes disent aussi la renaissance de la créolité et de l'antillanité.

**C'est dans ce bouillon de culture qu'un certain Pierre-Édouard Decimus, avec son compère rencontré à Paris Jacob Desvarieux, a une idée de génie: renouveler le gwoka, et adapter le son à la révolution technologique qui touche alors la production musicale à l'échelle mondiale – l'arrivée des synthétiseurs et des boîtes à rythmes. Et surtout réveiller l'identité antillaise: « En plein mouvements indépendantistes et identitaires, c'était une vraie démarche intellectuelle et politique », affirme, avec le recul, Jacob Desvarieux (2). Decimus est membre depuis 1974 des Vikings de la Guadeloupe, qui sillonnent la Caraïbe et parfois la métropole, où la diaspora antillaise est de plus en plus nombreuse.**

Depuis 1963, ce sont les fameuses années Bumidom, le Bureau pour le développement des migrations dans les départements d'outre-mer chargé d'organiser l'émigration de travail des habitants vers la métropole. Beaucoup sont embauchés dans les services publics, La Poste, la RATP ou les usines, et font l'expérience de la discrimination et du mépris de l'identité antillaise. »

Noël 1985: première tournée africaine, le groupe se produit à Abidjan, capitale de la Côte d'Ivoire. Le concert tourne à la liesse populaire. Entre Kassav' et l'Afrique, l'histoire d'amour dure toujours.





«Love & Ka Danse»: le premier album (4 titres) de Kassav', en 1979. On y retrouve le symbole culturel des esclaves puis de l'identité créole: le ka ou gwoka. Un tambour venu d'Afrique fabriqué à partir d'un quart (ka) de tonneau.

» En 1979, donc, accompagnés du chanteur Freddy Marshall, Decimus et Desvarieux fondent le groupe, recrutent le bassiste Georges Decimus, frère de Pierre-Édouard, et sortent un premier album de quatre titres, dont le nom sonne comme un manifeste: «Love and Ka Danse».

L'amour et la danse sous le signe du ka, avec ce mélange anglais- créole qui symbolise bien l'influence américaine: le love, emblème du disco, qui donnera aux États-Unis une autre musique dont le nom vient du lieu où on la danse: la house, elle aussi une musique noire et politique. Aux Antilles comme à Chicago, on assiste à l'émergence d'une «musique qui puise dans des facteurs socioculturels et sublime les styles populaires de l'époque», écrit aujourd'hui Hugo Mendez, DJ et dirigeant du label londonien Sofrito, spécialisé dans les musiques afro-caribéennes (3).

«C'est le début d'une grande aventure qui non seulement va bouleverser les Antilles mais aussi s'étendre aux quatre coins du globe, un mouvement musical, culturel et politique d'ampleur planétaire, le zouk, avec son groupe-étendard: Kassav'. Car, c'est ainsi que ses fondateurs, bientôt rejoints par les chanteurs Jocelyne Béroard, Patrick Saint-Eloi et Jean-Philippe Marthély, ainsi que le claviériste Jean-Claude Naimro et le batteur Claude Vamur, décident de se nommer. Durant ses années au sein des Vikings, Pierre-Édouard Decimus avaient entendu plus souvent qu'à son tour cette remarque: comment se fait-il qu'un groupe guadeloupéen ne se produise pas sous un nom guadeloupéen mais emprunte à l'étranger et à la langue coloniale? «Decimus réalise que ces remarques sont révélatrices d'un problème d'identité», écrit l'ethnomusicologue Jocelyne Guilbaut (4), et en tire une

exigence: que la musique antillaise soit plus précise et moderne techniquement, pour s'adresser à tous. Quant au nom, ce sera Kassav', qui désigne en créole une galette de manioc. Pourquoi le manioc? «D'abord, car il est un légume consommé par un demi-milliard d'hommes vivant dans les campagnes d'Afrique, d'Amérique, d'Asie, des Antilles... D'autre part, à cause de la symbolique: pour être mangé, le manioc doit être épuré. Pour Pierre-Édouard, ôter ce qui empoisonnait nos musiques et les empêchait d'être exportables était la première réflexion. Le manioc, cassava en anglais, collait tout à fait à l'idée du groupe.» (1) Pour Jocelyne Guilbaut, «Kassav' pose tout le problème: par quelle musique et quel système de valeur se définit l'Antillais» (4). Et notamment vis-à-vis de la métropole, qui regarde avec condescendance cette musique «exotique».

Car, en 1979 et depuis des décennies, les autorités françaises voient d'un très mauvais œil toute velléité d'émancipation politique et culturelle, à commencer par l'enseignement du créole à l'école – tout simplement interdit – ou son usage à la radio. Par ailleurs, il n'y a, à l'époque, qu'une seule radio: RFO (sous l'égide de la Société de radiodiffusion et de télévision française pour l'outre-mer, RFO est créée en 1982 –). Il y passe peu de musique locale. L'arrivée des radios libres va changer le paysage culturel: Tropic FM, Radio latina ou bien Radio Caraïbes.

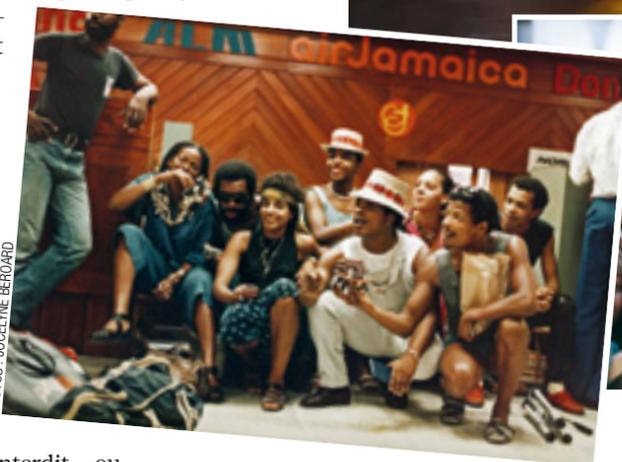
Le bouillonnement culturel créole comptait également de nombreux autres domaines: l'art, la littérature, la politique. Pierre-Édouard Decimus ne s'en est jamais caché: il a été fortement marqué par les discours

et les écrits d'Édouard Glissant sur l'antillanité. Pour Paulo Rosine, le chanteur du groupe Malavoi, «nous en sommes venus à réaliser que nous avons besoin de nous identifier culturellement avant de pouvoir faire un progrès politique. Durant les années 1970, il y avait la lutte politique pour l'indépendance. Aujourd'hui, nous luttons différemment, nous luttons culturellement» (4). Malavoi, dont l'un des compositeurs, Emmanuel Césaire, n'était autre que le cousin d'Aimé. La recherche de la créolité, dans le grand mouvement de la négritude et du Black Power, s'affirme aussi dans la mise en avant de l'africanité, dont le carnaval et le gwoka sont les héritages.

Rapidement, la culture créole devient l'épicentre de la musique et des textes de Kassav', et c'est bien là une «rupture dans le rapport de forces culturel avec la France», selon Gérard Désert (voir «En savoir plus»). Après un second album intitulé «Lague Moin» (1980), dont le titre éponyme mélange allègrement rythmes antillais et disco, Kassav' va rapidement intégrer beaucoup d'éléments de la culture créole. Dès 1981, leur troisième album (intitulé «N° 3») emprunte pour l'un des titres et pour la pochette à une légende créole: le



JACQUES GUINÈRES/ROGER-VOLLET



PHOTOS: JOCELYNE BÉROARD



JIMI KELLY



soucougnan. Dans la tradition héritée du vaudou, le soucougnan est un sorcier, souvent une femme, qui a passé un pacte avec le diable. Il se transforme la nuit en grand oiseau noir... Venue d'Afrique en même temps que les esclaves, cette croyance repose sur l'existence des esprits animaux. On peut également citer «Tim-Tim Bwa Sek» (1984), nom donné aux contes créoles. Du reste, le rythme lascif, chaloupé et paillard du zouk, dont la danse mime l'acte sexuel, est pour Gérard Désert «la symbolisation sacrée du geste sexuel, l'harmonisation du corps et de l'esprit, et cela en relation avec les cultures africaines: danse sacrée, danse de la fécondité» (voir «En savoir plus»).

» C'est en 1984 que Kassav' explose, avec la sortie du titre «Zouk la sé sel médikaman nou ni», que l'on pourrait traduire par: «Le zouk est notre seul remède» – ce qui suppose au passage une maladie, à tout le moins un mal-être: celui de la femme et de l'homme antillais. Il se trouve sur l'album sorti par Decimus et Desvarieux, car les artistes de Kassav' multiplient les projets solo qui, loin de s'opposer au travail du groupe, le nourrissent, et vice versa.

Dès l'explosion de sa notoriété en 1984, le groupe entreprend une tournée mondiale. Il est reçu en héros, notamment en Afrique. Entre 1984 et 1986, Kassav' se produit partout, dans la Caraïbe, au Zaïre, en Angola, au Sénégal (de g. à dr.), où le groupe restera marqué par son passage sur l'île de Gorée, lieu symbole de la mémoire de la traite négrière.

Ces deux pochettes de 1981 et 1983 illustrent les racines créoles de Kassav' : en haut, la légende du soucougnan, en bas, une allégorie de l'esclavage et des neg'mawons.

DISCOGRAPHIE ET BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVES

LIVRES

« Le Zouk, genèse et représentation d'une musique populaire », de Gérard Désert. Éditions Anibwe, 2018.

« Mon histoire du zouk », de Willy Salzedo. Éditions Nestor, 2014.

« Zouk : world music in the West Indies », de Jocelyne Guilbaut. University of Chicago Press, 1993.

« Écrire en pays dominé », de Patrick Chamoiseau. Gallimard, 1997.

« Ni noires, ni blanches, histoire des musiques créoles », de Bertrand Dicale. La Rue Musicale-Philharmonie de Paris, 2017.

« L'Amère patrie. Histoire des Antilles françaises au XX<sup>e</sup> siècle », de Jacques Dumont. Fayard, 2010.

DISQUES

« La Perfecta », Perfecta (1979, Disques vacances). Album marquant du compas de la fin des années 1970 par le groupe star martiniquais.

« Mizik Ce Lan-Mou », de Patrick Saint-Eloi (1982, 2M Productions). Album fondateur du zouk love.

« En Balatè », de Jean-Claude Naimro (1985, GD Productions). Le 1<sup>er</sup> album solo du claviériste de génie de Kassav'.

« Ligue Moïn », de Kassav' (FM Productions, 1980). Leur second album référence du mélange zouk-disco.

« le Grand Méchant Zouk », de Kassav' (CBS, 1989).

« Difé », de Kassav' (Columbia, 1995).

Portés par ce succès, ils entament leur première tournée mondiale.

L'impact est énorme : ils sont reçus comme des stars en Côte d'Ivoire, enchaînent avec l'Algérie, la Guyane, Saint-Martin, le Portugal, le Niger, le Burkina Faso, le Bénin ou le Gabon... Mais c'est en Angola qu'ils reçoivent un accueil à la démesure prise par le groupe : au sortir d'une guerre civile meurtrière de dix ans, 100 000 personnes viennent les acclamer dans la capitale, Luanda.

L'histoire d'amour particulière entre l'Angola et Kassav' ne s'est depuis jamais démentie : Luanda compte aujourd'hui le seul musée au monde dédié au genre musical. Devant cette Maison du zouk, trône une statue de Pierre-Édouard Decimus, la seule au monde. De retour en métropole, ils sont programmés pour le premier carnaval antillais organisé à Paris en juin 1986 : le concert final, sur la pelouse de Reuilly, attire 250 000 personnes.

Car la carrière de Kassav' est une suite d'immenses succès, reconnus partout...

sauf en France. Malgré une trentaine d'albums solo et quinze ensemble, malgré plus de cinq millions de disques vendus, les Zénith pleins comme des œufs, malgré le fait qu'ils sont le premier groupe français à remplir le Stade de France, Kassav' n'a jamais été reconnu à sa juste valeur. Ce qui faisait dire, en 2013, à Jacob Desvarieux : « On fait plus de monde à Amsterdam qu'à Lyon, plus de stades à l'étranger qu'ici. On présente toujours Indochine comme le premier groupe français à avoir rempli le Stade de France, mais c'est nous. Ce n'est pas grave, mais ça interroge. Nous avons tous des passeports français. » (2).

Un mépris teinté de colonialisme que corrobore le journaliste et spécialiste de la chanson française Bertrand Dicale : « Le zouk, c'est français, mais pas assez pour certains. Quand Miles Davis encensait Kassav' dans une interview, les journalistes pensaient que la retranscription était mauvaise, qu'il avait mal compris. Certains lui ont même posé la question. » (5) Même étonnement quand Stevie Wonder viendra jouer de l'harmonica sur un des titres de l'album « Difé » (voir « En savoir plus »). L'écrivain Patrick Chamoiseau, dans



son livre « Écrire en pays dominé » (voir « En savoir plus »), cite Kassav' comme un des vecteurs de l'affirmation de la créativité, notamment par : « Des mots jaillis des profondeurs rurales et d'un imaginaire rebelle soudain mis au service (...) d'une fête langagière inouïe, d'une structuration tourbillonnante, déflagration monumentale que je pensais inconcevable dans une langue écrasée. La langue créole fissurant

soudain sa gangue et se dressant en œuvre d'art. » Une déflagration à laquelle Kassav' aura apporté un écot considérable, dont DJ, musicologues et sociologues commencent à peine à saisir la portée. Pour le groupe, une immense carrière résumée par Jocelyne Béroard : « Nous ne voulions pas seulement faire danser tous les Antillais, nous voulions les faire réfléchir à leur identité à une époque où il ne fallait pas parler créole. » Quarante ans après, Mizik ka tombé ! (6) ★

BENJAMIN KÖNIG  
bkonig@humadimanche.fr

(1) Jocelyne Béroard, entretien avec G. Désert, in « Le Zouk, genèse et représentations d'une musique populaire », de G. Désert. Éditions Anibwe, 2018.

(2) Entretien au « Parisien », 6 juin 2013.

(3) « Zouk, une histoire française », de Hugo Mendez, 15 décembre 2015 : <http://fr.redbullmusicacademy.com/daily/2015/12/zouk-hugo-mendez>.

(4) Jocelyne Guilbaut, « Musique et développement : le rôle du zouk en Guadeloupe », in « Musique et Politique », Alain Darré (dir.). Presses universitaires de Rennes, 1996.

(5) Cité dans l'article de Brice Miclet, « Le zouk victime des préjugés de la métropole », l'Obs/Rue89, 25 octobre 2014.

(6) « Il pleut de la musique. »



XAVIER DOLLIN



LIONEL URMANSIPA JOCELYNE BÉROARD



Pilier du patrimoine antillais, le carnaval célèbre l'identité créole et met en scène la mémoire de l'esclavage. En 2015, à Fort-de-France en Martinique, la foule se masse autour du char de Kassav'.

2009, Kassav' célèbre ses 30 ans de carrière au Stade de France, devenant le premier groupe français à se produire dans la plus grande enceinte du pays. Pour fêter ses 40 ans, Kassav' donnera un concert le 11 mai à l'Arena de Nanterre. Le début d'une tournée mondiale de trois ans ! Malgré l'absence de promotion et le mépris d'une certaine critique, la foule est toujours au rendez-vous et Kassav' continue à faire zouker le monde.